

# *L'âme du blé*

*En juin, on voit sortir de terre, germe obscur,*

*Une larve bizarre et qu'étonne l'azur,*

*Ayant l'aspect d'un ver et des rudiments d'ailes.*

*Telles sont tout d'abord les cigales nouvelles.*

*Mais bientôt, s'enfantant soi-même avec effort,*

*De sa légère peau morte l'insecte sort,*

*Frais, humide, étalant ses quatre ailes ouvertes,*

*Tout vert comme les blés aux belles tiges vertes.*

*Il ne sait pas chanter ni s'envoler encore :*

*Le chant divin viendra plus tard, avec l'essor.*

*En attendant, sous l'herbe et parmi les feuillées,*

*La cigale, buvant au creux des fleurs mouillées,*

*Rampe, évitant le bec du moineau trop hardi,*

*Et se chauffe immobile au soleil de midi.*

*Le blé ne grandit plus, mais il est vert encore ;*

*Il boit l'éclat du jour torride, et s'en colore :*

*Tel l'insecte devient jaune et blond, puis pareil*

*Aux épis roux et chauds pénétrés de soleil ;*

*Le feu vivifiant affermit son corps frêle,*

*Et, donnant leur vigueur aux nervures de l'aile*

*Qui deviennent d'un noir intense de velours,*

*Tend la membrane molle et fine des tambours*

*Qui trembleront bientôt de notes musicales,*

*Et que nos bruns enfants, tourmenteurs de cigales,*

*Sous les écailles d'or du ventre, savent voir*

*Luire en elles, polis comme un double miroir.*

*Ô mystère charmant surpris sous vos écailles !*

*Nul n'a vu votre sang en vous ni vos entrailles,*

*Cigales ; vous n'avez rien en vous de caché,*

*Rien que votre instrument à vous-même attaché !*

*Vous n'êtes qu'une voix, qu'une chanson vivante ;*

*Et lorsque la moisson, par le mistral mouvante,*

*Comme notre mer blonde ondule sous l'azur,*

*Alors, mûres aussi, vous, âmes du blé mûr,*

*Pareilles aux épis, brûlantes et dorées,*

*Vous chantez la lumière et les moissons sacrées !*

*Silence ! près de nous la cigale a chanté ;*

*Elle est là, sur ce pin jaunissant de l'été ;*

*Voyez : Elle s'écoute, heureuse ; elle travaille,*

*Puisque de ses longs cris tout son être tressaille ;*

*En extase, attentive, elle ne nous voit pas,*

*Mais tout à coup, ayant entendu notre pas,*

*Elle nous a compris, et, par instants muette,*

*A s'enfuir brusquement, furtive, elle s'apprête.*

*Nous la gêmons ; elle aime à chanter sans témoin ;*

*Et, – quand elle se tait, – on peut ouïr au loin,*

*Bruit qui monte et s'abaisse en strophes inégales,*

*Le tronc rugueux des pins résonner de cigales.*

*C'est la maturité des blés qui chante ainsi !*

*L'épi, sous les rayons incandescents roussi,*

*Froissant l'épi voisin, craque, et la moisson mûre,*

*Ne pouvant pas chanter sa gaieté, la murmure,*

*Et ravive, adoucit et renfle tour à tour*

*Son bruit que la cigale imite tout le jour,*

*Surtout à l'heure ardente où l'ombre bleue est tiède,*

*Où la mouche revient au dormeur qu'elle obsède,*

*Où le silence enfin plane avec le sommeil*

*Dans un vent doux et lourd tout chargé de soleil.*

*Un jour les blés criants tombent sous les faucilles :*

*Les cigales encore font éclater leurs trilles,*

*Et leurs cris déchirants répètent un adieu*

*A la chaleur du ciel étincelant et bleu...*

*Les faucheurs ennuyés maudissent ces pleureuses.*

*Et plus tard, quand les champs sont livrés aux glaneuses*

*Et quand sur l'aire on voit, du soleil dans les crins,*

*Les chevaux piétiner l'épi gonflé de grains,*

*La cigale confie, avant que de se taire,*

*Blé vivant, sa semence immortelle à la terre.*

*Près de l'aire parfois un tas de gerbes d'or*

*Sous les souffles errants frissonne et parle encore,*

*Mais déjà l'on n'entend qu'à de longs intervalles*

*L'hymne d'été, le bruit des blés et des cigales ;*

*Et quand la paille est vide et qu'un vent assoupi*

*Chasse en fins tourbillons les restes de l'épi,*

*Quand gisent les blés morts au fond des granges pleines,*

*La cigale aussi meurt, jusqu'aux moissons prochaines...*

*Jean Aicard (1848-1921)*

